L'AMOUR PRECEPTEUR.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Par M. G***.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy le 25. Juillet 1726.






A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSIEUR
LE CHEVALIER
DE LA VALLIERE.

MONSIEUR,

J'ai hesité quelques momens à mettre votre nom à la tête de cette Comedie; mais à qui convenoit-il mieux de dédier L'AMOUR PRECEPTEUR, *qu'à un jeune Seigneur, beau comme l'Amour même, qui a les qualitez les plus essentielles pour se faire aimer? En effet,* MONSIEUR, *vous n'avez qu'à vous montrer pour enlever tous les cœurs, les graces sont répanduës dans vos actions les plus indifferentes, & mille*

belles qualitez réünies dans votre personne, vous rendent, avec justice, les delices de l'illustre & vertueuse Princesse à qui vous étes attaché par les liens du sang; Elle partage toute son affection entre vous, MONSIEUR, *& Monsieur votre frere, qui est le seul qui puisse vous être comparé; Les sentimens de cette grande Princesse sont toujours fondez sur la raison, son discernement est exquis, & l'extréme tendresse qu'elle ressent pour vous,* MONSIEUR, *fait bien mieux votre éloge, que tout ce que je pourrois dire à votre sujet. Je sens que la matiere est au-dessus de mes forces, & lorsque j'ai l'honneur de vous présenter une Piece que le Public a reçu favorablement, je n'ai point eu d'autre dessein que celui de vous assurer,* MONSIEUR, *du profond respect & du sincére attachement avec lequel je suis,*

Votre très-humble & très-obeïssant serviteur G.,?

L'AMOUR
PRECEPTEUR.

ACTEURS.

ALBERTI, Gentilhomme Venitien.

LELIO, } Enfans d'Alberti.
SILVIA, }

HENRIETTE, Pupile d'Alberti.

ARLEQUIN, } Domeſtiques d'Alberti.
SPINETTE, }

FLAMINIA ſous le nom du Seigneur Frederico.

TRIVELIN, Valet de Flaminia.

HORACE, Oncle de Flaminia.

La Scene eſt à Veniſe.



L'AMOUR PRECEPTEUR.



ACTE PREMIER.

La Scene représente une Salle de la maison d'Alberti.

HENRIETTE, ARLEQUIN.

HENRIETTE.



H ! mon cher Arlequin, je ne me sens pas de joye.

ARLEQUIN *rit.*

Ah, ah, ah.

HENRIETTE.

De quoi ris-tu donc ?

ARLEQUIN.

Ma foi il n'y a plus d'enfans après cela.

HENRIETTE.

Comment! tu es ſurpris de me voir ſi contente, parce que le Seigneur Alberti vient d'ordonner à Lelio de me regarder comme ſa femme?

ARLEQUIN.

Sans doute : voilà une jolie poupeé pour amuſer Monſieur Lelio! je ne puis y penſer ſans crever de rire.

HENRIETTE.

Inſolent, vous me perdez le reſpect : regardez-moi s'il vous plaît dès ce moment comme votre Maîtreſſe...

ARLEQUIN.

Pouf... vous ne l'êtes pas encore; dans une couple d'années je ne dis pas que...

HENRIETTE.

Dans une couple d'années? & bien tu n'y perdras rien pour attendre.

ARLEQUIN.

Comment! qu'eſt-ce que cela ſignifie?

HENRIETTE.

Cela ſignifie que ſi-tôt que je ſerai mariée, je te ferai donner cent coups de

bâton, pour te punir de toutes tes impertinences.

ARLEQUIN.

Ohimé, quelle poulette ! notre jeune Maître n'a qu'à se bien tenir; il trouvera ma foi à qui parler. Mais le voici, il est bien rêveur.

SCENE II.

HENRIETTE, ARLEQUIN, LELIO.

LELIO.

QUe je suis malheureux!

HENRIETTE.

Bon jour, mon petit bon homme.

LELIO.

Bon jour, Henriette, bon jour.

ARLEQUIN.

Voilà un compliment bien sec.

HENRIETTE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? vous êtes bien incivil aujourd'hui.

LELIO.

Comment ?

HENRIETTE.

Au lieu de me donner de ces petits

noms careſſans qui plaiſent tant aux perſonnes que l'on aime.... Bon jour, Henriette, bon jour.

ARLEQUIN.

Franchement elle a raiſon ; bon jour Henriette, bon jour... qu'elle bruſquerie ! à votre place je lui aurois dit, ma chere petite Henriette, mon petit cœur, ma petite reine, que je ſuis charmé de vous rencontrer ici ! permettez que je vous dérobe un petit baiſer.

HENRIETTE.

Ce garçon là ne manque pas d'eſprit... En effet, c'eſt ainſi que l'on doit en agir avec ſa femme prétenduë.

LELIO.

Ma femme !

HENRIETTE.

Oui, Monſieur, votre femme : le Seigneur Alberti votre pere, ne vous a-t-il pas commandé, encore aujourd'hui, de me regarder ſur ce pied-là ?

LELIO.

Mais, Henriette, vous n'êtes encore qu'une enfant.

HENRIETTE.

Un enfant ! j'ai douze ans paſſez, afin que vous le ſçachiez, & à cet âge là, l'on peut fort bien être mariée.

ARLEQUIN.

Cela est vrai, sur tout quand le fruit est précoce ; allons, Seigneur Lelio, rendez s'il vous plait vos respects à votre épouse future, & demandez-lui excuse de votre impolitesse.

HENRIETTE.

C'est fort bien dit, rangez-vous à votre devoir, Monsieur, & l'on vous pardonne votre indifference passée.

LELIO.

Cela me feroit rire dans un autre tems, mais je suis si outré de la dureté de mon pere ...

HENRIETTE.

Eh bien, Monsieur, je vous attends.

LELIO.

Eh Henriette, laissez-moi, vos discours me fatiguent ; voilà encore une plaisante petite fille, de le prendre sur ce ton là !

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, ahi, ahi.

HENRIETTE.

Plaisante petite fille ! ah ! je creve ; plaisante petite fille, à une personne de mon âge ; ah je vous apprendrai, Monsieur, à me traiter ainsi.

LELIO.

Et que ferez-vous ?

HENRIETTE.

Je ferai bien-tôt votre femme en dépit de vous, & dans cette qualité je vous ferai voir beau jeu.

ARLEQUIN.

Oh ! il n'y a rien à redire à cela, la vengeance est naturelle.

HENRIETTE.

Je cours avertir le Seigneur Alberti de vos mépris, il m'en fera raison, ou... je ne suis pas fille....

ARLEQUIN.

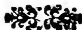
Voilà un serment terrible.

HENRIETTE.

Suis-moi, Arlequin. *Ils sortent.*

LELIO.

Sous quelle malheureuse étoile suis-je donc né ? ah ! ma chere Flaminia, quelqu'obstacle que l'on apporte à notre amour, je perdrai plutôt la vie que de devenir infidele.



SCENE III.

LELIO, SILVIA.

SILVIA.

EH! mon frere, que faites vous? vous connoiſſez l'eſprit violent de notre pere. Vous allez encore l'irriter par la maniere dont vous en agiſſez avec Henriette : ne pouvez-vous vous contraindre avec elle un ſeul moment?

LELIO.

Non, ma ſœur, je n'y puis plus tenir; depuis que mon pere l'a aſſurée qu'elle m'épouſeroit, cette petite folle me deſeſpere.

SILVIA.

En verité vous n'êtes pas plus raiſonnable qu'elle, & ſi je n'avois pris le ſoin de l'arrêter & de prier Arlequin de la mener dans ma chambre, mon pere ſeroit déja informé de votre peu de complaiſance.

LELIO.

Eh! ma ſœur, que vos leçons conviennent peu à l'état où je ſuis; ah! Fla-

minia, Flaminia, quel sacrifice on veut exiger de moi ?

SILVIA.

Mais mon frere, cette Flaminia est donc une grande enchanteresse, pour vous ôter ainsi l'usage de la raison ?

LELIO.

Ah! Silvia, si vous connoissiez cette charmante fille, vous ne seriez plus surprise de la vivacité de mon amour; que n'aimez-vous, ma chere sœur! vous sentiriez en un moment jusqu'où vont toutes mes peines.

SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdemoiselle venez, si vous voulez, contenir la petite Henriette ? elle veut à toute force sortir de votre chambre pour aller trouver le Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je vous quitte, mon frere, je vais tâcher d'adoucir son esprit irrité.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO *se promene en rêvant & donne toutes les marques d'un homme agité d'un violent chagrin.*

ARLEQUIN.

NOtre jeune Maître paroît enfoncé dans ses reflexions; il faut que je me divertisse un peu à ses dépens.

LELIO.

Faut-il qu'un pere barbare separe deux cœurs aussi étroitement unis!

ARLEQUIN.

Permettez, Monsieur, que je vous felicite sur le choix de Mr. Alberti votre pere .....

LELIO *en lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour ton compliment... fors impertinent...

ARLEQUIN.

Ce n'est que pour badiner .... Mademoiselle Heriette est si aimable, elle a de petites manieres si douces, si engageantes.

LELIO *lui donne des coups de pieds au cul.*

Ah, maraut que vous êtes, vous voulez rire ? Oh je vous ferai connoître à qui vous vous jouez .... hors d'ici.

ARLEQUIN *pleurant.*

Cela devient serieux.... sçavez-vous bien, Monsieur, que je commence à me fâcher ?

LELIO.

Eh que m'importe ?

ARLEQUIN.

Il m'importe à moi : je suis un valet fidele ; Monsieur Alberti veut que vous épousiez la petite Henriette, j'y ai donné mon consentement, & vous l'épouserez.

LELIO.

Je l'épouserai, traître ?

ARLEQUIN.

Oui, vous l'épouserez.

LELIO.

Ah ! Je t'apprendrai à parler.

Il le rosse, Arlequin crie de toutes ses forces.



SCENE VI.

LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI.

ALBERTI.

EH que diantre as-tu à pleurer ainſi ?

ARLEQUIN.

Je ne pleure pas ſans raiſon, Monſieur, je viens d'être roué de coups.

ALBERTI.

Qui t'a battu ?

ARLEQUIN.

Le ſignor Lelio.

ALBERTI.

Mon fils ?

LELIO.

C'eſt ainſi que l'on doit traiter un Valet inſolent.

ARLEQUIN.

Un ſoufflet, trois coups de pied au cul, vingt coups de bâton ; voilà de beaux préſens de noces.

ALBERTI.

Qu'eſt-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Voilà ce que m'a valu le compliment que j'ai fait à Monſieur ſur ſoin maria-

ge avec Mademoiselle Henriette.

ALBERTI.

Oüi, vous le prenez sur ce ton ? oh je mettrai bien tôt ordre à votre conduite.

LELIO.

Vous ferez ce qu'il vous plaira, mon pere, mais vous ne me ferez pas changer de resolution ; en vain vous m'avez fait, pour ainsi dire, enlever de Bologne, où j'achevois mon Droit, pour me faire quitter tout commerce avec Flaminia : c'est une fille fort riche, d'une beauté & d'un merite superieur à celles de son sexe, & chez laquelle les plus illustres Cavaliers de cette Ville tiennent à honneur d'être reçus : j'ai eu l'avantage de lui plaire & d'en être aimé ; nous nous sommes donnez une promesse de mariage, & rien n'est capable de rompre les engagemens que j'ai pris avec elle.

ALBERTI.

Je ne suis que trop informé de vos folles prétentions, mais n'esperez pas que j'y donne jamais les mains : vous épouserez Henriette, ou par la mort...

ARLEQUIN.

Oui, elle sera votre femme, j'y ai regardé, oh, oh.

LELIO.

Maraut... Eh! mon pere, y pensez-vous bien? moi épouser Henriette, une enfant! elle a près de cent mille écus, il est vrai; sa mere qui vous l'a confiée en mourant, vous a chargé de lui choisir un bon parti, & vous croyez que rien ne convient mieux à l'arrangement de vos affaires que de me la donner en mariage.

ALBERTI.

Sans doute.

LELIO.

Voilà de beaux projets, mais ils ne seront pas executez, sur ma parole.

ALBERTI.

Ils le seront.

LELIO.

Non, mon pere.

ARLEQUIN.

Nous vous ferons bien obéïr...

LELIO.

Sans le respect que j'ai pour mon pere, je t'assommerois de coups.

ARLEQUIN.

Le respect que vous avez, dites-vous, pour le Signor Alberti, vous empêche de me battre?

ALBERTI.

Sans doute, je voudrois bien qu'il

poussât l'audace jusqu'à...

ARLEQUIN.

Oh cela étant, vous n'épouserez jamais votre mijaurée de Flaminia ; c'est moi, qui vous le dis.

LELIO,

Mon pere....

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous serez marié avec Henriette.

LELIO.

Je perds patience....

ALBERTI.

Je m'en mocque.

ARLEQUIN.

Et nous ferons les accords dès ce soir, n'est-il pas vrai Seigneur Alberti ?

LELIO.

Je n'y puis plus tenir.

Il éloigne Arlequin vers la Cantonade & le bat.

ARLEQUIN.

Ayuto, misericordia, Signor padre, ayuto.

ALBERTI.

Attends, attends coquin.

ARLEQUIN.

Ah je suis estropié *son tutto rovinato. Il pleure.*

Arlequin & Alberti font une Scene de lazzis très courte & très vive ; le premier est dans une colere extrême d'avoir été battu, après qu'Alberti l'a assuré que son fils ne lui manqueroit pas de respect ; le second est outré de l'insolence de Lelio : ils parlent tous deux à la fois, & Alberti à toutes les peines imaginables à faire taire Arlequin.

ALBERTI.

Ecoute, Arlequin, je sçais un remede à l'insolence de Lelio.

ARLEQUIN *pleurant.*

J'aimerois mieux un remede contre les coups de bâton.

ALBERTI.

Lelio n'a gueres que dix-neuf ans, il n'a pas achevé son Droit ; je veux lui donner un Precepteur qui ne le quittera pas d'un moment, jusqu'à ce qu'Henriette soit en état d'être mariée : je lui confierai toute l'autorité que j'ai sur lui.

ARLEQUIN.

Vous ne luï ferez pas un grand présent ; mais Monsieur, s'il vous plaît, le Précepteur ne sera-t-il pas battu, par Monsieur Lelio ?

ALBERTI.

Au contraire, il sera en droit de le

corriger vivement : un Précepteur est un homme respectable.

ARLEQUIN.

Et où est-il, ce Précepteur ?

ALBERTI.

Je vais le chercher : dans Venise, il y en a plusieurs qui ne demanderont pas mieux que d'entrer chez moi.

ARLEQUIN.

Ne prenez point cette peine, j'ai votre affaire.

ALBERTI.

Comment ! tu en connois un ?

ARLEQUIN.

Oüi, vous dis-je.

ALBERTI.

Il me faut un grand'homme.

ARLEQUIN.

Celui-là est petit, mais ...

ALBERTI.

J'entends un homme de merite, en a-t-il ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, je vous en assûre.

ALBERTI.

Vert ?

ARLEQUIN.

Celui que je vous propose est rouge, jaune, bleu & blanc.

ALBERTI.

ALBERTI.

Tu veux rire?

ARLEQUIN.

Ne vous embaraſſez de rien, votre homme eſt tout trouvé, mais je vous avertis d'une choſe, c'eſt qu'il a grand appetit.

ALBERTI.

Nous tâcherons de le ſatisfaire, ma table eſt aſſez bonne, comme tu le ſçais?

ARLEQUIN.

Comment! il mangera à votre table?

ARBERTI.

Sans doute, veux-tu qu'il mange avec des Valets?

ARLEQUIN.

Oh! il n'eſt pas glorieux, & c'eſt ce dont il s'embarraſſeroit le moins; mais voici à peu près ce que je ſçai qu'il pourra vous demander. A déjeûner une bonne bouteille de vin, un pain d'une livre, & la moitié d'un ſauciſſon de Boulogne.

ALBERTI.

Cela vaut fait.

ARLEQUIN.

Mallepeſte, c'eſt un bon métier d'être Précepteur: à dîner un plat grand comme cela, de Vermicelle, ou de Macarons.

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Un foye de veau dans la poëſle, & une bonne livre de fromage de Milan.

ALBERTI.

Tu te mocques ?

ARLEQUIN.

Monſieur, chacun a ſon ragoût, c'eſt un homme qui ſe feroit pendre pour du fromage.

ALBERTI.

Voilà un homme d'un caractere bien ſingulier ; mais s'il me convient . . .

ARLEQUIN.

Deux bouteilles de vin & du deſſert : le ſouper à peu près de même ; cela vous accommode-t-il ?

ALBERTI.

Très-fort, tout ce que tu m'as demandé là, eſt fort commun, & ſi je ſuis content de celui que tu me propoſes, je prétends le traiter tout autrement.

ARLEQUIN.

Cela étant je vous l'amene ici dans un demi-quart d'heure . . . . mais au moins vous mettez dans le marché qu'il ne ſera pas battu par Monſieur Lelio,

ALBERTI.

Très-fûrement. Va, cours, je t'attends avec impatience.

SCENE VII.

La Scène change & represente le devant de la maifon d'Alberti, & une Auberge vis-à-vis.

FLAMINIA *en Cavalier, fous le nom de Federico*, TRIVELIN.

TRIVELIN.

MA foi, Mademoifelle, voulez-vous que je vous parle naturellement? je crains que vous n'ayez fait une fotife de vous traveftir en Cavalier pour courir après l'Amant que l'on vous enleve: cela fent bien l'heroïne de Roman, & pour une fille d'efprit, & dont la réputation étoit fi bien établie à Bologne, voilà un pas affez délicat.

FLAMINIA.

Ah! Trivelin, ceffe de m'affliger par d'inutiles réflexions, je me fuis dit à moi-même tout ce que l'on pouvoit me reprefenter fur ce voyage; j'ai vainement com-

batu mon penchant, l'amour a été le plus fort, & je ne puis plus vivre sans mon cher Lelio.

TRIVELIN.

Cet amour est doublement vif : il nous a fait crever plus de quatre chevaux de poste, & j'en suis encore tout écorché ; mais Mademoiselle, que dira le Seigneur Horace votre oncle, quand il sçaura votre départ ?

FLAMINIA.

J'ai pris le soin de l'en instruire par une lettre, & je lui fais croire que je me suis retirée dans un Convent, d'où je lui donnerai de mes nouvelles quand il en sera temps.

TRIVELIN.

Il n'est pas aisé à tromper & je crains bien qu'il ne découvre notre retraite.

FLAMINIA.

Oh ! tu m'impatientes avec tes craintes & tes réflexions, songe seulement à mes affaires : voilà la maison du Seigneur Alberti, à ce que l'on m'a appris, je vais entrer dans cette Hôtellerie, tâche de découvrir ce qu'est devenu mon cher Lelio ; tu as de l'esprit, il est inutile de te donner là-dessus de plus amples instructions.

SCENE VIII.

TRIVELIN, ARLEQUIN, SPINETTE.

TRIVELIN.

J'Apperçois une jeune fille & un valet qui sortent de cette maison : retirons-nous un peu à l'écart & voyons si nous ne pourrions pas tirer quelqu'éclaircissement de leur conversation.

ARLEQUIN *à Spinette.*

Ouy, morbleu, te dis-je, je veux me venger, & il ne sera pas dit que Monsieur Lelio m'ait traité comme il a fait sans raison.

TRIVELIN.

On parle de notre amoureux, approchons.

SPINETTE.

Mais mon cher Arlequin, ce n'est pas tout-à-fait sans raison que notre jeune maître t'a battu ; de quoi t'avises-tu de le contrarier ? tu connois sa vivacité.

ARLEQUIN.

Mais aussi, le Seigneur Alberti est le Maître.

SPINETTE.

J'en conviens, mais tu ne l'es pas toi: pourquoi de propos déliberé chagriner ce pauvre garçon? tu t'es attiré ces coups de bâton; c'eſt ta faute.

ARLEQUIN.

Mais auſſi Monſieur Lelio n'eſt point raiſonnable: ſon pere ne veut pas qu'il ſonge à une certaine Flaminia; il prétend qu'il épouſe la petite Henriette, & l'affaire ſeroit déja concluë, ſi elle avoit ſeulement deux ans de plus: car tu ſçais qu'elle n'en a guéres plus de douze, & qu'elle eſt très-délicate.

TRIVELIN.

Ohimé!

SPINETTE.

Je ſçais tout cela, & de plus que le Signor Alberti cherche un Précepteur pour mettre auprès de ſon fils, afin de le tenir de très-coûrt; tu trouves donc la conduite de notre vieux Maître bien raiſonnable?

ARLEQUIN.

Mais...

SPINETTE.

Et tu ſerois d'avis que Monſieur Lelio ſe diſposât à épouſer Henriette dans quelques années, parce qu'elle a cent

mille écus, à ce que l'on dit, & que Flaminia n'en a peut-être pas la moitié tant.

ARLEQUIN.

Eh! mais le bon ſens veut que cela ſoit ainſi.

SPINETTE.

Fort bien; je ſuis auſſi de ton ſentiment: oh ça, Arlequin, tu m'aimes, à ce que tu dis?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas équivoque.

SPINETTE.

Tu n'as pas grand bien, comme tu ſçais.

ARLEQUIN.

Non, & notre fortune eſt aſſez égale.

SPINETTE.

Si l'on me préſentoit quelqu'honnête garçon qui eût trois ou quatre mille francs, & que l'on voulût m'engager par interêt à t'être infidelle, cela t'accommoderoit-il?

ARLEQUIN.

Non vraiment.

SPINETTE.

Cela m'accommoderoit moi; & comme l'on vient de me faire cette propoſition, & que j'y trouve mon avantage, je l'ai aceptée ſans heſiter.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas poſſible !

SPINETTE.

Cela eſt très-vrai, & je t'abandonne: adieu mon pauvre Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah perfide Spinette ! tu me jouerois un pareil tour ? ingrate ! tu veux donc me voir mourir de douleur ?

SPINETTE.

Oui ; que m'importe.

ARLEQUIN *pleure.*

Hou, hou, hou.

SPINETTE *rit.*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Tu ris encore, ſcelerate ?

SPINETTE.

Pourquoi non ?

ARLEQUIN.

Tu n'as pas pitié de l'état où je ſuis ?

SPINETTE.

Eh, as-tu pitié toi, de la ſituation où eſt notre jeune Maître ? tu ne veux pas que je te quitte pour faire ma fortune, & tu es d'avis qu'il abandonne Flaminia qu'il aime, pour Henriette qu'il n'aime point, parce qu'elle eſt beaucoup plus riche ? cela n'eſt point naturel.

TRIVELIN *à part.*

Voilà une rusée commere.

ARLEQUIN.

J'ai tort, j'en conviens, & je donne les mains au mariage de cette Flaminia avec Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Et moi je romps dès ce moment mes engagemens avec le jeune homme qui a quatre mille francs.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SPINETTE.

Je te le jure.

ARLEQUIN.

Ah ! ma chere Spinette, je respire, j'allois mourir à tes pieds si tu avois continué à m'être infidelle.

SPINETTE.

Va, va, je ne l'ai jamais été, ce n'étoit qu'une comparaison.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu une comparaison ?

SPINETTE.

C'est-à-dire, que j'ai feint cette histoire pour te faire connoître qu'il faut toujours prendre son cœur par autrui.

ARLEQUIN.

Ah Spinette, plus de comparaisons je

te prie, elles m'étouffent; voilà qui est fait, je suis du parti de notre jeune Maître... mais cependant je veux me venger de ses coups de bâton.

SPINETTE.

Et que pretens-tu faire?

ARLEQUIN.

Tu le sçauras dans peu.

SPINETTE.

Prens garde à tes épaules.

ARLEQUIN.

Oh! je ne crains rien sur cet article; j'en ai de bonnes cautions.

SPINETTE.

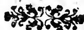
A la bonne heure. (*On appelle Spinette.*) Mais je crois que l'on m'appelle.

ARLEQUIN.

Adieu charmante Spinette, tu m'as causé une frayeur dont je ne sçaurois revenir.

SPINETTE.

Tant mieux; je suis bien-aise de connoître que tu m'aimes veritablement.



SCENE IX.

TRIVELIN, FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

TRIVELIN.

Seigneur Federico ?

FLAMINIA.

Que me veux-tu ?

TRIVELIN.

Votre Amant eſt ici, Mademoiſelle.

FLAMINIA.

Ah ! quelle ſatisfaction pour mon cœur !

TRIVELIN.

Le Seigneur Alberti ne l'a fait revenir ſi précipitamment de Bologne, que par rapport à vous, c'eſt encore ce que je viens d'apprendre.

FLAMINIA.

Quel ſujet d'affliction !

TRIVELIN.

Ce n'eſt pas encore tout ; il le marie à une fille qui a cent mille écus de bien.

FLAMINIA.

Ah ! je ſuis morte, ſoutiens-moi Trivelin.

TRIVELIN.

Doucement, le mariage n'eſt pas en-

core achevé, il y a un petit obſtacle.

FLAMINIA.

Je ſuis dans le plus affreux deſeſpoir ..... mais quel eſt donc cet obſtacle ?

TRIVELIN.

C'eſt que la perſonne qu'Alberti veut lui faire épouſer n'a guéres que douze ans....

FLAMINIA.

Ah ! je reſpire.

TRIVELIN.

Et pour empêcher que le cœur de votre jeune Amant ne tombe ici dans le même inconvenient qu'à Bologne, le Seigneur Alberti lui cherche un Precepteur qui puiſſe repondre de ſes actions..... & cela rompt toutes nos meſures.

FLAMINIA.

Un Precepteur, Trivelin ! (*d'un air gai*) ah ! que m'annonces-tu ?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiſelle, je ſuis ſûr que le bon homme court à preſent tout Veniſe pour trouver un pédant, ſevere, rebarbatif, ennemi des femmes, & qui puiſſe veiller exactement ſur la conduite de ſon fils.

FLAMINIA.

Ah ! mon cher Trivelin, tu me rends

la vie, tous mes chagrins disparoissent dans ce moment.

TRIVELIN.

Je ne vous comprens pas.

FLAMINIA.

Que tu as peu d'esprit!

TRIVELIN.

Quoi, vous pourriez?

FLAMINIA.

Viens te dis-je, suis-moi: l'amour est un Protée qui prend toutes sortes de formes; je vais sur ma parole tailler de la besogne au Seigneur Alberti.

TRIVELIN.

Mais en verité Mademoiselle...

FLAMINIA.

Eh, suis-moi sans craindre & sans raisonner.

TRIVELIN.

Allons donc, tout coup vaille.

Ils entrent dans l'Auberge.



SCENE X.

ALBERTI, ARLEQUIN.

ALBERTI.

Arlequin est bien impatientant ! il m'avoit promis de m'amener un Precepteur pour mon fils.... M[illegible] je crois l'entendre.

ARLEQUIN.

Bonnes nouvelles, Seigneur Alberti ; votre Docteur est trouvé.

ALBERTI.

Et où est-il ?

ARLEQUIN.

Ici près, lui dirai-je de venir ?

ALBERTI.

Sans doute.

ARLEQUIN.

J'y cours. *Il sort.*

ALBERTI.

Parbleu, Monsieur mon fils, nous vous reduirons à la raison, & il ne sera pas dit que vous vous roidissiez contre mes volontez : le petit impertinent ! refuser une fille avec cent mille écus, pour s'attacher à une autre qui n'a peut-être pas

le quart de cette somme.

Arlequin arrive habillé en Docteur avec une barbe noire, il contrefait sa voix, fait plusieurs lazis & reverences.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme l'on voit briller entre les Astres le Soleil, entre les élemens le feu, entre les grains le froment, entre les choses liquides le vin, entre les mets le plus exquis les macarons, de même l'on voit briller dans Venise l'illustre & le magnifique Seigneur Alberti.

ALBERTI.

Ah! Monsieur, voila un éloge qui me rend confus.

ARLEQUIN.

Je le croi ma foi ; ce n'est point là un compliment ordinaire.

ALBERTI.

On le voit bien ; mais Monsieur, avec autant de capacité que vous paroissez en avoir, puis-je me flatter que vous voudrez bien avoir l'œil sur la conduite de mon fils ?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy... Arlequin m'en a parlé comme d'un jeune homme retif ; mais je me conduirai avec lui de maniere que je vous le rendrai bien-tôt plus souple...

vous êtes, sûr au moins, qu'il ne me donnera pas des coups de bâton ?

ALBERTI.

Ah ! Monsieur, mon fils est trop bien né pour cela.

ARLEQUIN.

Arlequin m'a pourtant dit que cela pourroit m'arriver, c'est pourquoi de peur d'accident je me suis muni d'une cuirasse par-dessous cet habit.

ALBERTI.

O quel impertinent, d'avoir été dire une pareille sottise à cet honnête homme! je vais lui laver la tête comme il faut... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ce n'est pas vous, Monsieur, que j'appelle, c'est mon coquin de valet... Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

ALBERTI.

Ouais, j'entens parler ce faquin, & je ne le vois point.

ARLEQUIN.

Monsieur, les vermicelli & les macarons sont-ils prêts ?

ALBERTI

ALBERTI *à part.*

Ah, ah, je ne me trompe point, c'est Arlequin; c'est lui-même, je vais lui apprendre à vouloir se jouer à moi.

ARLEQUIN.

Le foye de veau & le fromage de Milan....

ALBERTI.

Vous aurez de tout cela, Monsieur, Arlequin m'a fait entendre que vous l'aimiez fort.

ARLEQUIN.

Il ne vous a pas menti d'un seul mot.

ALBERTI.

Mais, Monsieur, dites-moi je vous prie, êtes-vous brave?

ARLEQUIN.

Comme un Alexandre.

ALBERTI.

Tant mieux j'en suis bien-aise.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

ALBERTI.

C'est que dans un moment vous allez avoir besoin de tout votre courage.

ARLEQUIN.

A table peut-être?

ALBERTI.

Non, Monsieur, je voulois vous le

cacher, mais puisque ce maroufle d'Arlequin vous en a averti, mon fils est le garçon du monde le plus violent; & il s'est armé de deux pistolets de poche, dont il a juré de tuer le premier Précepteur qui sera assez hardi pour l'aborder.... je crois l'entendre, allons ferme Monsieur, le voilà.

Arlequin se deshabille comiquement & fait plusieurs lazis.

ARLEQUIN.

Ayuto, misericordia, je suis mort!

ALBERTI.

Ah, ah, te voilà donc démasqué à présent? je sçavois bien que tu n'étois qu'un franc poltron.





ACTE II.

La Scene est toujours devant le Logis d'Alberti.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, HENRIETTE.

SILVIA.

EN verité Henriette, vous n'êtes pas sage : vous devriez vous corriger de vos petites vivacitez, & mon frere n'est nullement content de vous.

HENRIETTE.

J'en suis fâchée, Mademoiselle, mais Lelio est si froid avec moi, que j'ai tout lieu de me plaindre de ses manieres.

SILVIA.

Et sçavez-vous la raison de son indifference ?

HENRIETTE.

Non, je crois pourtant être assez jo-

lie pour meriter quelqu'attention.

SILVIA.

C'eſt, ma chere Henriette, que vous ne ſçavez pas encore comment il faut ſe conduire avec les hommes.

HENRIETTE.

Eh! que faut-il donc faire pour plaire à ces beaux Meſſieurs-là ?

SILVIA.

Loin de ſe jetter à leur tête, il faut adroitement les rebuter : un peu de fierté ſied bien à notre ſexe.

HENRIETTE.

Mais comment voulez-vous que je faſſe la fiere avec Monſieur Lelio, & que je le rebute ? il ne m'a jamais rien demandé.

SILVIA.

Vous n'aurez pas plûtôt pris avec lui un air de reſerve, que vous le verrez changer de manieres ; plus une conquête eſt difficile à faire, plus elle plaît ; & j'ai lû quelque part, que les hommes avec nous, reſſemblent à des Voyageurs alterez qui rencontrent de l'eau : ils la boivent avec un plaiſir extrême ; mais ont-ils temperé l'ardeur qui les brûloit, ils tournent auſſi-tôt le dos à la fontaine.

HENRIETTE.

Je comprens cela à merveille, & dorénavant je ferai enſorte que Lelio aura toujours ſoif.

SILVIA.

Fort bien, profitez donc de mes conſeils.

HENRIETTE.

Oh ! je vous en aſſure, adieu ma chere & bonne amie.

SILVIA.

Cette petite coquine-là a trop d'eſprit; mais voici mon pere, il paroît bien penſif.

SCENE II.

ALBERTI, SILVIA.

ALBERTI.

AH ! vous voilà Silvia; que fait votre frere ?

SILVIA.

Il eſt livré au plus noir chagrin, & je me crois obligée de vous avertir, que ſi l'on continuë à le traiter avec autant de dureté, cela lui fera tourner la cervelle.

ALBERTI.

En voici bien d'une autre ! je n'ai pas besoin de vos conseils, Mademoiselle, je sçai ce que je dois faire là-dessus, rentrez seulement au Logis.

SILVIA.

Je n'ai point prétendu vous fâcher, mon pere, je me retire. *Elle sort.*

ALBERTI.

Vous ferez fort bien . . . parbleu je crois qu'elle sera aussi du parti de son frere ; mais j'apperçois, à ce qu'il me semble, deux hommes vêtus de noir qui paroissent disputer avec chaleur, ne seroit-ce point quelques sçavans tels que j'en cherche un pour Lelio ? écoutons-les.

SCENE III.

FLAMINIA *en Docteur, sous le nom de Federico*, TRIVELIN *en Docteur*, ALBERTI *vers le fond du Théatre.*

TRIVELIN.

Non, je ne me rends point au pompeux étalage.
De ces discours fleuris, & de ce beau langage ;

Ce n'est qu'à la raison qu'on me verra ceder,
Elle seule est en droit de me persuader;
Ainsi ne faites plus briller votre éloquence,
Je ne me laisse point tromper à l'apparence.
Ces anciens Heros que vous defigurez,
Au Temple de memoire ont été consacrez;
De l'immortalité c'est le précieux gage.
A leurs vertus pourquoi faire un sensible outrage?
Pouvez-vous démentir leurs exploits glorieux?

FEDERICO.

Et moi je vous soutiens qu'ils étoient vicieux;
Qu'on remarquoit en eux des deffauts en grand
nombre,
Que loin d'être Heros, ils n'en étoient que l'ombre.

TRIVELIN.

De l'illustre Thesée admirons la valeur.
Que put le Minotaure? il en fut le vainqueur;
Descendit aux Enfers pour ravir Proserpine.

FEDERICO.

C'étoit un vagabond qui vivoit de rapine.

TRIVELIN.

Fort bien; & Romulus?

FEDERICO.

Un pauvre enfant trouvé:
Un fils de Louve, enfin un brigand achevé.

TRIVELIN.

Numa?

FEDERICO.

Prenoit avis d'une fille de joye.

TRIVELIN.

Licurgue ?

FEDERICO.

Fabriquoit de la fausse monnoye.

TRIVELIN.

Aristide passa pour un homme de bien.

FEDERICO.

Oui, mais après sa mort on ne lui trouva rien ;
Et l'on n'eut pas dequoi payer sa sepulture.

TRIVELIN.

Caton d'Utique avoit une ame noble & pure.

FEDERICO.

Il haïssoit Cesar, & sans un grand effort,
Pour n'avoir pas un maître, il se donna la mort.

TRIVELIN.

Tarquin ?

FEDERICO.

Fit trop souffrir de maux à sa patrie ;
Et fut chassé de Rome avec ignominie.

TRIVELIN.

Pirrhus ?

FEDERICO.

Un coup de pierre abbatit ce Guerrier.

TRIVELIN.

Marius ?

FEDERICO.

FEDERICO.

Fit la canne au milieu d'un bourbier.

TRIVELIN.

Quintus ?

FEDERICO.

Fit une tache à la grandeur Romaine.

TRIVELIN.

Ariſtote aura-t'il merité votre haine ?
Ce fameux Philoſophe ?

FEDERICO.

Il n'étoit pas pieux.
Avec irreverence il parloit de ſes Dieux.

TRIVELIN.

Quel homme ! & de Craſſus, Docteur, que vous en ſemble ?

FEDERICO.

Craſſus étoit avare & poltron tout enſemble.

TRIVELIN.

Et le grand Alexandre ?

FEDERICO.

Il aimoit trop le vin.
Son plus cher favori fut tué de ſa main.

TRIVELIN.

Agamemnon, ce Roi ?

FEDERICO.

Boureau de ſa famille
Conduiſit à l'autel ſa malheureuſe fille.

TRIVELIN.

Annibal ?

FEDERICO.

Negligea l'excez de son bonheur.

TRIVELIN.

Scipion ?

FEDERICO.

De Guerrier devint un Laboureur:
Enfin tous ces Heros si vantez dans l'Histoire ;
Avec trop d'injustice, ont acquis de la gloire ;
Des deffauts éclatans les rendent odieux....
Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux;
Ils ont sacrifié tous les jours de leur vie
A la noire fureur, l'ambition, l'envie :
Plus grand qu'eux mille fois, pur dans mes actions ;
Je sçai moriginer, dompter mes passions.....

TRIVELIN.

Oui, vous êtes vraiment plus sage qu'on ne pense;
La moderation, & surtout le silence,
Est la grande vertu qu'en vous l'on voit briller ;
Vous avez le talent de ne gueres parler...
Morbleu tous vos discours ne font que me confondre.
On n'a pas seulement le tems de vous répondre;

Il sort en colere.

ALBERTI, *à part.*

O che grand virtuoso ! Oui, quoique jeune, voilà un prodige d'érudition. Que

je ſerois heureux, ſi je pouvois avoir un homme de cette capacité auprès de Lelio ..... Monſieur ....

FEDERICO *feignant de ne pas voir Alberti.*

Je n'en démordrai pas, vous dis-je.

ALBERTI.

Je ne ſuis pas capable, Monſieur, de diſputer contre vous.

FEDERICO.

Et ventrebleu de quoi te mêles-tu donc de me ſoutenir tant d'extravagances ?

ALBERTI.

Vous vous méprenez, Seigneur Docteur, ce n'eſt pas moi qui conteſte contre vous.

FEDERICO.

Ah! Monſieur, je vous fais excuſe..... c'eſt que je viens d'avoir une conteſtation un peu vive avec un ignorant qui vouloit me ſoutenir....

ALBERTI.

J'ai tout entendu... Mais Monſieur, oſerois-je vous demander s'il y a longtemps que vous êtes à Veniſe ? il me paroît que vous n'êtes pas de ce pays.

FEDERICO.

Vous avez raiſon, Seigneur, je voyage depuis dix ans par toute l'Europe pour y trouver un homme raiſonnable que je

ne puis rencontrer ; il faudra , je croi , que j'aille le chercher parmi les Sauvages.

ALBERTI.

Ah ! Monſieur , ſans vous donner tant de peines , ſi vous vouliez borner vos courſes en cette Ville, je me ferois un extrême plaiſir de recevoir chez moi un homme d'une ſcience auſſi peu commune.

FEDERICO.

Je vous ſuis obligé , Monſieur , de votre politeſſe.

ALBERTI.

Ne me refuſez pas cette grace , je vous en conjure ; j'ai un fils jeune , & qui ne manque pas d'eſprit , je ſerois charmé qu'il profitât pendant quelque tems des leçons d'un auſſi grand homme.

FEDERICO.

Eſtes-vous marié , Monſieur ?

ALBERTI.

Je ſuis veuf, Dieu merci.

FEDERICO.

Je vous en felicite ; cela étant j'accepte votre propoſition pour quelques mois, je veux rendre votre fils ſi habile , & cela en ſi peu de tems, que vous en ſerez ſurpris vous-même.

ALBERTI.

Vous me comblez de joye.

FEDERICO.

Ce jeune homme eſt ſans doute docile?

ALBERTI.

Il eſt né avec une douceur extrême ; mais je vous avouerai naturellement qu'une violente paſſion a un peu altéré ſon caractere, il eſt devenu amoureux.

FEDERICO.

Tant pis ! cette maudite manie dérange tous mes projets.

ALBERTI.

Sa ſœur a beau lui repreſenter la folie qu'il y a de s'attacher ſans raiſon...

FEDERICO.

Comment ſa ſœur ! Eſt-ce que vous avez des femmes chez vous?

ALBERTI.

J'ai une fille aſſez jolie, une petite perſonne de douze ans que je deſtine pour femme à mon fils, & une Servante avec un valet : voilà tout mon monde.

FEDERICO.

Serviteur...

ALBERTI.

Où allez-vous donc?

FEDERICO.

Je vous quitte, Monſieur, je ne puis reſter dans votre maiſon : l'amour fait tous les malheurs de ma vie, & je ne

puis entendre parler de cette passion sans m'égarer.

ALBERTI.

Oh! Monsieur, vous ne risquerez rien chez moi, je n'y veux point entendre parler d'amour, & je ne cherche un homme sage pour mettre auprès de mon fils, que pour lui arracher cette passion du cœur.

FEDERICO.

J'y suis peut-être moins propre qu'un autre... mais l'embaras où je vous vois me fait pitié, je veux bien vous accorder votre demande.

ALBERTI.

Je ne me sens pas de joye, & je vous donne toute l'autorité possible sur mes enfans, & même sur mon Domestique.

FEDERICO.

J'en userai sagement; mais dites-moi, quel est l'objet de la tendresse de votre fils, est-ce une fille de ce Pays?

ALBERTI.

Non, c'est une Bolonoise, fille d'esprit, à ce que l'on dit:

FEDERICO.

Vous l'appellez?

ALBERTI.

Flaminia.

FEDERICO.

Flaminia ! quoi la Niece du Seigneur Horace ?

ALBERTI.

Juſtement elle-même, la connoiſſez-vous ?

FEDERICO.

Si je la connois ! comme moi-même ; nous avons quelquefois diſputé enſemble à Bologne ; embraſſez-moi Seigneur ; vous êtes trop heureux de m'avoir trouvé ... je vous donne avis que Flaminia eſt actuellement dans cette Ville.

ALBERTI.

Oh Ciel ! que me dites-vous ?

FEDERICO.

Je vous dis la verité : je viens de la reconnoître à quatre pas d'ici, traveſtie d'une maniere fort ſinguliere ; elle cherche l'occaſion de s'introduire chez vous, & guette apparemment le moment favorable de parler à votre fils ; elle ne manque pas d'eſprit, vous aurez peine à rompre ſes meſures ; la liberté du Carnaval autoriſe les déguiſemens, ils ſe rencontreront & toutes vos peines ſeront peut-être inutiles.

ALBERTI.

Que je vous ai d'obligation ! mais vous

redoublez mon inquietude, & l'empressement que j'ai de mettre mon fils entre vos mains; je vais l'appeller... Il faut bien se garder au moins, de lui dire que cette Flaminia est ici.

FEDERICO.

Il ne le sçaura que trop tôt.

ALBERTI.

Je le vois qui s'approche, éloignez-vous de quelques pas, je vais le préparer à se soumettre à vos leçons.

FEDERICO *à part.*

Amour, conduis tous mes artifices à bonne fin.

SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, LELIO.

LELIO.

AH! je suis las de tant de contrainte, je ne puis plus soutenir l'état où je suis.

FEDERICO *à part.*

Le pauvre enfant!

ALBERTI.

De la joye, mon fils, de la joye.

LELIO.

Eſt-ce que vous conſentiriez que j'épouſaſſe ma chere Flaminia ? ...

ALBERTI.

Quelle extravagance ! tu n'as que Flaminia dans la tête : ce n'eſt point cela, c'eſt une nouvelle que j'ai à t'annoncer qui te doit faire plaiſir, j'ai trouvé le plus habile homme du monde....

LELIO.

Et qu'en voulez-vous faire ?

ALBERTI.

Le mettre auprès de toi pour t'inſtruire...

LELIO.

C'eſt donc pour achever de me deſeſperer que vous m'annoncez cette belle nouvelle? oh bien mon pere, je vais moi vous en apprendre une autre ; je n'ai que faire de votre Précepteur.

ALBERTI.

Et moi, j'entens & je veux qu'il ſoit auprès de toi.

LELIO.

Il n'en ſera rien.

ALBERTI.

Ah ! je te ferai bien obéïr.

LELIO.

Vous me pouſſez à bout, mais ſçachez

que le desespoir me fera faire quelqu'action dont vous aurez lieu de vous repentir.

ALBERTI.

Et que feras-tu ?

LELIO.

Je me poignarderai. . . .

ALBERTI.

Tarare, je crains peu ces menaces. Voilà Monsieur qui veut bien se donner la peine de prendre soin de ta conduite; allons qu'on lui fasse & promptement, toutes les soumissions que l'on doit à son Maître ; sinon . . .

FEDERICO *à part.*

Je n'y puis plus tenir . . . Seigneur ce n'est point ainsi que l'on doit traiter les jeunes gens, trop de rigueur revolte leur esprit, laissez-moi parler à votre fils . . . comment l'appellez vous . . .

ALBERTI.

Lelio.

FEDERICO.

Mon cher enfant, vous oubliez ce que vous devez à votre pere, lorsque vous ne voulez pas me recevoir de sa main . . .

Il a tort, j'en conviens, de me présenter à vous avec des paroles un peu trop rudes, mais l'obeïssance que vous lui devez, veut que vous vous soumet-

tiez à ses volontez...... regardez moi, mon cher Lelio, d'un œil moins irrité... vous verrez dans toute ma phisionomie que je ne suis pas un maître si terrible que vous vous l'imaginez.

LELIO *à part.*

Ciel que vois-je! mon adorable Flaminia?

FEDERICO.

Vous vous faites un fantôme de ce que vous regarderiez comme un bonheur si vous étiez moins préoccupé; croyez-vous qu'une personne telle que moi, soit si embaraſſante? vous vous trompez, Lelio, je veux être plûtôt votre compagnon que votre Maître, & je me flatte que Monsieur votre pere aura tout sujet de se loüer de votre obéïſſance...

ALBERTI.

Cela me fend le cœur.

FEDERICO.

Il est ébranlé.

ALBERTI.

Plût à Dieu qu'il se rendît à un discours si touchant.

LELIO.

Quel enchantement! quel charme séduisant me fait en un moment rentrer dans le devoir! ce que je vois, ce que je

sens, n'est-il point un effet de quelqu'illusion?

ALBERTI.

Non, mon cher fils.

LELIO.

Et bien mon pere, je vous avoue que ses paroles m'ont penetré le cœur : vous me voyez à vos pieds pour vous demander pardon de ma désobéïssance, je reconnois que j'ai eû tort, & je suis si confus, que je ne sçais ou j'en suis.

FEDERICO *à Alberti.*

Vous voyez que l'on vient à bout par la douceur de gagner les esprits les plus indociles, il n'y a que maniere de s'y prendre.... son bon naturel me charme & je ressens pour votre fils une tendresse...

ALBERTI.

J'en pleure de joye; l'habile homme! l'habile homme! venez mon cher enfant & meritez le pardon que je vous accorde par une parfaite soumission au Seigneur...

FEDERICO.

Federico, c'est mon nom pour vous servir.

ALBERTI *à Lelio.*

Je veux que vous dépendiez absolu-

ment de lui, que vous n'ayez point d'autres volontez que les siennes & que vous le regardiez comme moi-même, entendez-vous? LELIO.

Je ne me ferai point du tout violence pour vous obéir, mon pere.

ALBERTI.

Je rentre chez moi pour prendre quelques papiers, ensuite je vais chez trois ou quatre personnes où j'ai affaire, & je reviens dans une demie heure au plus tard.... Non, Seigneur Federico, je n'oublierai jamais vos bontez.

Alberti sort.

SCENE V.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO.

FEDERICO.

ENfin nous sommes libres, & je puis vous témoigner toute la douleur que j'ai ressenti de notre separation: vous en voyez les effets par le parti que j'ai pris: je sçais que ma réputation en souffrira; mais l'amour a été le plus fort & j'ai tout oublié pour avoir le plaisir de vous revoir. LELIO.

Ah! charmante Flaminia, que notre

séparation m'a coûté de larmes, & que je ressens de joye de me voir rapproché de vous! quelles obligations ne vous ai-je pas! mais enfin ma chere maîtresse, quel sera le dénouëment de cette affaire?

FEDERICO.

Ne vous inquietez pas, mon plan est tout fait pour cela, Trivelin mon Valet est adroit & garçon d'esprit... mais quelqu'un sort de chez vous.

LELIO.

C'est ma sœur.

FEDERICO.

Elle est fort aimable.

SCENE VI.

FLAMINIA *sous le nom de Federico,* LELIO, SILVIA.

SILVIA.

J'Apprends, mon frere, avec plaisir que vos chagrins sont un peu diminuez, & que vous avez reçu avec assez de tranquilité le Précepteur que mon pere vous a donné.

LELIO.

Cela eſt vrai, ma ſœur, j'ai crû devoir me faire une raiſon.

SILVIA.

J'en ſuis charmée .... c'eſt ſans doute Monſieur.

FEDERICO.

Oui, Mademoiſelle.

LELIO.

Le Seigneur Federico, ma ſœur, n'eſt pas né pour cette profeſſion, il eſt de bonne famille, à ce qu'il vient de me dire, & il paroît bien par ſes manieres qu'il a eu toute l'éducation poſſible.

SILVIA.

Dans la neceſſité que mon pere vous a impoſée, je vous felicite, mon frere, d'être tombé dans de ſi bonnes mains,

FEDERICO.

Vous êtes obligeante, Mademoiſelle, j'eſpere que Monſieur votre frere n'aura jamais ſujet que de ſe louer de moi; & comme il me paroît que vous êtes très-unis enſemble, je ferai mes efforts pour meriter l'honneur de votre eſtime.

LELIO.

Ma ſœur, ce ne ſont pas là des complimens de College.

SILVIA.

Non vraiment, mon frere, il ne se peut rien de plus poli, & je suis très-contente du choix de mon pere ; mais voici Henriette, que nous veut-elle ?

SCENE VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.* LELIO, SILVIA, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'Est apparemment vous, Monsieur, que l'on appelle le Seigneur Federico?

FEDERICO.

Oui ma belle enfant, que voulez-vous de moi ?

HENRIETTE.

Vous prier de moriginer un peu ce petit Monsieur-là : je suis très mécontente de ses manieres ; il doit bien-tôt m'épouser, & comme je viens d'apprendre que vous êtes son Précepteur, je vous prie de lui enseigner ce qu'il faut qu'il fasse auprès de moi.

FEDERICO.

Je n'ai pas beaucoup d'experience sur

cette

cette matiere, mais je l'exhorterai à faire enforte que vous foyez contente.

HENRIETTE.

Je vous en aurez bien de l'obligation.

FEDERICO.

Seigneur Lelio, il faut aimer avec ardeur celle qui fe propofe d'être votre époufe.

LELIO.

J'ai mes raifons, Seigneur Federico, pour ne lui pas témoigner à préfent toute ma tendreffe; s'il m'étoit permis de lui faire voir mon cœur à découvert, elle y verroit la paffion la plus vive....

HENRIETTE.

Eh! qui vous en empêche, Monfieur? fuivez, fuivez fimplement les confeils de votre Précepteur.

LELIO.

Je n'en ai bas befoin, gentille Henriette, vous êtes trop aimable par vous même; (*Il veut la careffer.*) Comment vous rebutez mes careffes?

HENRIETTE.

Un peu de fierté fied bien aux perfonnes de mon fexe.

SILVIA.

Fort bien.

LELIO.

J'en conviens, mais comme un jour vous devéz être ma femme, il y a de petites libertez permises qui ne doivent pas vous effaroucher.

HENRIETTE.

Je le crois, mais à présent je ne suis pas en humeur.

LELIO.

Tant-pis.

HENRIETTE.

Les belles sont journalieres, & il est bon que vous vous accoutumiez de bonne heure à mes petites fantaisies ; (*à Silvia*) qu'en dites vous? ma bonne amie, voilà le voyageur alteré.

SILVIA.

Fort bien Henriette, vous irriterez par ce moyen l'amour de mon frere.

LELIO.

Mais, Henriette, vous n'êtes pas raisonnable.

FEDERICO.

Et moi j'approuve fort Mademoiselle Henriette : plus on rebute les hommes, & plus ils sont ardens à la conquête d'une belle.

HENRIETTE.

Oh! je le sçais bien ; mais à propos,

ma chere bonne amie, le Maître à chanter nous attend, il est entré par la porte du Jardin, & je venois en partie pour vous en avertir.

SILVIA.

Allons le trouver.

SCENE VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO.

FEDERICO.

Je ne puis m'empêcher de rire des saillies de cette jeune fille.

LELIO.

Vous ne sçauriez vous imaginer tout ce que j'ai essuyé de sa part, & je crois qu'elle m'auroit fait deserter la maison sans les conseils que ma sœur lui a donné tantôt, & qu'elle vient de suivre très-exactement; mais chere Flamininia, ma joye est mêlée d'une extrême inquietude, je crains que mon pere ne découvre qui vous êtes; je mourrois de douleur s'il falloit encore être separé de vous.

FEDERICO.

N'ayez là-dessus aucune apprehension.

Trivelin ſous la figure d'un brave, doit tantôt être porteur d'une lettre qui intriguera terriblement le Seigneur Alberti, je m'offrirai à le tirer de cet embarras, & je vous raconterai de quelle maniere j'eſpere que cette petite fourberie nous fera obtenir ſon conſentement pour notre mariage; mais pour meriter encore davantage ſa confiance, je vais préparer une nouvelle ruſe à laquelle il ne s'attend pas: faites-moi ſeulement donner une plume & du papier.

LELIO.

Vous en trouverez dans la chambre de ma ſœur, je vais vous y conduire.

Ils entrent dans la Maiſon.

SCENE IX.

La Scene change & repreſente une Salle de la maiſon d'Alberti.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

Poverino, *Poverino*, quoi il eſt poſſible que tu ayes encore ſur le cœur

les coups de bâton que t'a donné notre jeune Maître ?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſur le cœur que je les ai, c'eſt ſur le dos.

SPINETTE.

Il n'y faut plus penſer, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que j'oublie tous mes maux auprès de toi, mais ce qui me conſole c'eſt que le Signor Lelio a un Précepteur dans toutes les formes, & que notre vieux Maître dit que c'eſt un compere qui lui donnera bien ſon reſte,

SPINETTE.

Ne parlons plus de cela, n'as tu pas autre choſe à me dire ?

ARLEQUIN.

Si fait vraiment, je te trouve aujourd'hui toute charmante ; mais je crois te l'avoir déja dit tantôt.

SPINETTE.

N'importe, cela me paroît toujours nouveau ; pour moi je te trouve le plus joli brunet qu'il y ait ſur la terre.

ARLEQUIN.

En verité ?

SPINETTE.

Oh en vérité ; les filles de mon état ne mentent jamais sur cet article.

ARLEQUIN.

Que je suis content ... donne-moi que je baise cette petite menotte.

SPINETTE.

Oh ! de grand cœur.

Arlequin fait plusieurs lazis avec Spinette: Federico paroît sans qu'ils le voyent.

FEDERICO. *à part*,

Que le sort de ces heureux amans me fait envie... Il faut que je me réjouisse un peu à leurs dépens, l'habit que je porte m'y autorise. (*à Spinette*) N'avez-vous point de honte de répondre ainsi aux folles caresses d'un garçon.....?

ARLEQUIN.

Ohimé ! voilà le Précepteur.... mais Monsieur...

FEDERICO.

Taisez-vous, impertinent, si le Signor Alberti sçavoit cela, il vous chasseroit sur l'heure l'un & l'autre.

SPINETTE.

Y a-t-il donc si grand mal à se laisser baiser la main ?

ARLEQUIN.

Pardi, c'est bien la moindre chose, il

n'y a rien de plus simple.

FEDERICO.

Une fille sage & vertueuse ne doit pas souffrir la moindre petite liberté de la part d'une homme ; allons [*à Spinette*]. retournez auprès de votre Maîtresse.

ARLEQUIN.

Gerni ! voilà une plaisante morale , & pour un Docteur vous me parroissez bien ignorant.

FEDERICO.

Vous êtes un insolent, mon ami, & si je vous y retrouve, je vous ferai donner les étrivieres , entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ne sçai à quoi il tient que je ne frote les oreilles à ce beau Précepteur....

FEDERICO.

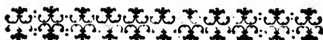
Plaît-il ? vous menacez je croi : ah je vous apprendrai, Monsieur l'impertinent à qui vous parlez.

Il le rosse.

ARLEQUIN.

Ayuto ! misericordia ! ayuto !

Fin du second Acte.



ACTE III.

La Scene est chez Alberti.

SCENE PREMIERE.

LELIO, SILVIA.

LELIO *à part.*

EST-il un homme plus heureux que moi ! au moment que j'allois me livrer au dernier desespoir, Flaminia arrive à Venise, & pour surcroît de bonheur, elle trouve le moyen de s'introduire chez mon pere, & d'y passer pour mon Précepteur. Mais j'apperçois Silvia, elle ne me voit pas, elle rêve, qu'auroit elle dans l'esprit ?

SILVIA, *sans voir Lelio.*

Qu'est-ce que cela signifie ? je ne me reconnois plus... je suis dans une agitation extrême... tout m'inquiete.... je change de place à tous momens & sans sçavoir pourquoi.... une foule importune.

portune de pensées plus bizarres les unes que les autres, me passe par la tête..... ma gayeté ordinaire m'abandonne... ah Ciel! seroit-il donc possible que je me livrasse ainsi à des impressions que mon cœur reçoit si aisement & que le bon sens désavouë... Non, c'en est fait: rejettons ces sentimens & courons-y porter un prompt remede.

LELIO.

Où allez-vous donc si vîte, ma chere sœur?

SILVIA.

Je vais, mon cher frere, travailler à votre repos.

LELIO.

Comment!

SILVIA.

Oui, je vais supplier mon pere de renvoyer dans le moment même le Seigneur Federico.

LELIO.

Mon Précepteur?

SILVIA.

Lui-même: mon pere ne fait pas attention qu'un homme de cet âge & de cette figure ne convient nullement dans cette maison.

LELIO.

O Ciel! qu'entends-je, [*à Silvia*] & pourquoi, ma sœur, cette delicatesse?

SILVIA.

Pourquoi cette delicatesse? en voici la raison, mon frere; toutes nos voisines commencent à parler de ce Precepteur; il est ridicule, dit l'une, que le Seigneur Alberti ayant une fille aussi jeune, prenne chez lui un Precepteur qui ne paroît pas avoir vingt-cinq ans; il est fait au tour, dit l'autre; regardez la vivacité de son tein, son air fin, spirituel, & quel feu sort de ses yeux; ah! ajoute la jeune Hortense, les graces ont pris plaisir à le former: que mon frere n'a-t-il un Précepteur aussi beau, & aussi bien fait! je ne le quitterois pas un moment, & en moins de six mois je voudrois acquerir toutes les sciences de son Maître: que Silvia est heureuse!... Oh mon frere, ces discours me choquent, je ne suis point d'humeur à écouter ces sots raisonnemens; ma réputation m'est chere, & je vais faire entendre cela si nettement à mon pere, que je suis sûre que Federico ne couchera pas ce soir à la maison,

LELIO.

Ah ! ma sœur, que me faites-vous appercevoir ? & qu'allez-vous découvrir à mon pere ? Vous qui me reprochiez tantôt mon amour pour Flaminia, vous laisseriez-vous enflamer à la premiere vûë d'un homme qui n'est pas d'une condition égale à la vôtre ?

SILVIA.

Moi ! mon frere, vous rêvez, je croi : pouvez-vous me croire capable d'une pareille foiblesse ? moi aimer ? Ah ! j'ignore, grace au Ciel, ce que c'est que l'amour.

LELIO.

Ne vous y trompez pas, Silvia, Federico vous plaît.

SILVIA.

Federico me plaît ! & je veux qu'il quitte la maison. Mais voilà des raisonnemens pitoyables ; tenez mon frere, Flaminia est dans ce logis...

LELIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

Comment, qui me l'a dit ? personne.

LELIO.

Et comment le sçavez-vous donc ?

SILVIA.

C'est une supposition.

LELIO.

Ah ! j'entens, j'entens.

SILVIA.

Flaminia donc, est dans ce Logis ; vous l'aimez, vous pouvez la voir & lui parler à tous momens : voudriez-vous, mon cher frere, l'en faire sortir ?

LELIO.

Non vraiment, j'en serois au desespoir.

SILVIA.

Et bien donc, concluez que je n'aime point Federico, mais seulement que j'ai soin de ma reputation ... ce jeune homme, mon frere, a trop de merite, il est d'une politesse extrême, son esprit est insinuant, il n'ignore de rien : je sçais tout cela, je le vois, je le sens, & je ne veux point que l'on puisse en rien soupçonner ma vertu ; car vous seriez peut-être tout le premier à la soupçonner vous-même.

LELIO.

Moi ! Oh je vous jure que non.



SCENE II.

SILVIA, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, ALBERTI *à la fin de la Scêne.*

SILVIA.

LE voilà, ce beau Précepteur que vous voulez que je voye malgré les mauvais discours.

LELIO.

Venez à mon secours, Seigneur Federico, vous vous êtes fait un ennemi terrible dans cette maison, & que je le combats de toutes mes forces : vous seul pourrez peut-être vaincre son obstination.

SILVIA.

Qu'allez-vous dire, mon frere ? ah Ciel, laissez-moi m'éloigner.

LELIO.

Non s'il vous plaît, ma sœur, je veux vous faire honte des sentimens que vous avez pour le Seigneur Federico.

FEDERICO.

Qu'est-ce à dire ?

LELIO,

C'eſt-à-dire, que ma ſœur a conçu tant d'averſion pour vous, qu'elle veut abſolument aller prier mon pere de vous renvoyer du Logis.

FEDERICO *à Silvia.*

O Ciel!... & par quelle raiſon, belle Silvia, me ſuis-je attiré votre haine ſans l'avoir merité.

SILVIA.

Moi, Monſieur, je ne vous hais point, mon frere ne ſçait ce qu'il dit.

FEDERICO.

C'eſt pourtant me haïr que de parler contre moi au Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je ne ſçai où j'en ſuis, (*bas à Lelio.*) [*Haut.*] En verité mon frere vous n'êtes pas ſage de me faire tenir de pareils diſcours; j'eſtime fort Monſieur, ſa capacité me charme, ſa politeſſe m'enchante, j'écoute tout ce qu'il dit avec un plaiſir extrême : mais je ne l'aime pas au moins.

LELIO.

Eh qui vous dit que vous l'aimiez, ma ſœur?

SILVIA.

Eh bien, n'avois-je pas raiſon de crain-

dre de dire quelqu'impertinence... que ne me laissiez-vous en aller ?

LELIO.

En verité ma sœur, vous êtes si troublée que vous trahissez malgré vous les sentimens de votre cœur.

FEDERICO.

Quoi! charmante Silvia, votre cœur seroit sensible à l'amour ?

SILVIA.

Ah! Seigneur Federico, vous vous trompez.

FEDERICO.

Mais le connoissez-vous bien, cet amour, pour le désavouer comme vous faites ?

SILVIA.

Helas non, je ne veux pas même faire connoissance avec lui.

LELIO.

Il faut pourtant le connoître pour l'éviter, ma cher sœur; il se glisse dans nos cœurs sous tant de formes differentes, que l'on est tout surpris de l'y trouver, lorsque l'on croit n'y avoir que de l'estime.

FEDERICO.

Il est bien aisé de sçavoir, si Mademoiselle est dans le cas; trois ou quatre

queſtions décideront aiſément cette affaire.

SILVIA.

Ah je ne veux point répondre à vos queſtions, elles m'embaraſſent.

FEDERICO.

Je ne vous ai encore rien demandé ; cependant il ſeroit bon de ſçavoir de quel temperamment eſt ordinairement Mademoiſelle.

LELIO.

Elle étoit de l'humeur la plus gaye, la plus vive & la plus enjouée.

FEDERICO *à Silvia.*

Et depuis quand, belle Silvia, avez-vous changé de caractere ?

SILVIA.

Je ne ſçai, mais je me trouve toute autre, rien ne me réjouit... je ſuis triſte... abatue... languiſſante, & tout cela ſans en ſçavoir la raiſon.

FEDERICO.

Simptômes d'amour, ma belle Demoiſelle, je vous en donne ma parole : avouez-le franchement devant votre frere ; vous aimez, vous n'oſez le dire, cela vous cauſe des étouffemens, la reſpiration vous manque, le cœur vous palpite

extraordinairement : tout cela n'eſt-il pas vrai ?

SILVIA *à Lelio à part.*

Ah ! mon frere, je croi qu'il eſt ſorcier; mais puiſqu'il voit clairement tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur, qu'il m'épargne du moins la honte de lui dire que lui ſeul cauſe ce dérangement dans ma perſonne.

FEDERICO.

Ceci ne laiſſe pas de m'embaraſſer. [*à Silvia.*] Quelque reſolution que j'euſſe priſe de conſerver ma liberté, je vous avouerai franchement, belle Silvia, que je l'ai perdue dans votre maiſon : je ne ſuis rien moins qu'inſenſible, je rougis quelquefois du perſonnage que j'y joue ; mais comme je ne veux tromper perſonne, je ſuis obligé de vous dire qu'un Philoſophe de mon eſpece n'eſt gueres propre auprès des Dames.

SILVIA.

Eh pourquoi donc, s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Toujours attaché à ſes livres, toujours l'eſprit rempli d'une morale auſtere, il regarde les plaiſirs les plus innocens, comme des plaiſirs deffendus pour lui, ou tout au moins il les fuit pour éviter

les écueils qui se trouvent communément dans le commerce des femmes.

SILVIA.

Quels sont donc ces écueils si dangereux ?

FEDERICO.

Puisque vous m'obligez de vous le dire, ce sont le caprice, la dissimulation, l'inconstance: car cela se trouve assez souvent dans le sexe ; je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait quelque exception.

SILVIA.

Oh pour moi je suis toujours égale ; on me reproche à tous momens que je suis trop franche : pour l'inconstance, je la regarde comme un monstre, & si je faisois tant que de m'attacher à quelqu'un, ce seroit pour toute ma vie.

LELIO *bas.*

Que répondre à cela ? mais j'apperçois mon pere.

Alberti paroît.

FEDERICO.

Voilà de beaux sentimens ; mais avec tout cela, je ne conseillerai jamais à personne d'aimer,

ALBERTI *à part.*

Fort bien.

FEDERICO.

En effet, qu'est-ce que l'amour, & pourquoi le represente-t-on comme un enfant avec un bandeau ? si ce n'est pour faire connoitre qu'il nous fait rentrer en enfance par les folies ausquelles il nous expose; & que dans cet état, semblables à des aveugles, nous sommes prêts à tomber dans tous les précipices que la dangereuse passion qu'il nous inspire ouvre sous nos pas.

ALBERTI.

Vous parlez d'Or, Seigneur Federico, voilà de la morale qu'on ne sçauroit trop payer. (*à Lelio*) Entends-tu bien cela, toi ?

LELIO.

Oüi, mon pere, mais je ne me sens pas assez de force pour le suivre.

FEDERICO.

Laissez-le dire, Seigneur Alberti, je vous promets de le réduire avant qu'il soit peu; mais renvoyez-le, ainsi que Mademoiselle sa sœur, j'ai à vous parler d'affaires d'importance.

ALBERTI.

Retirez-vous l'un & l'autre; je veux entretenir Federico sans temoins.

Lelio sort.

SILVIA.

O Ciel ! je ne lui ai fait que trop connoître ma foiblesse : iroit-il la découvrir à mon pere ? je vais me cacher ici près, & tâcher d'entendre leur conversation.

SCENE III.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA *cachée.*

ALBERTI.

ÇA de quoi s'agit-il ?

FEDERICO.

Je veille exactement à vos interêts, Seigneur Alberti ; lisez ceci.

Elle lui donne une lettre cachetée.

ALBERTI.

Flaminia ! qu'est-ce que cela signifie ?

FEDERICO.

C'est une Lettre que cette belle adressoit à votre fils, & que j'ai adroitement surprise avant qu'elle arrivât jusqu'à lui.

ALBERTI.

Voyons un peu ce qu'elle contient. *Il lit.*

MON CHER LELIO,

Malgré la vigilance & la severité de mon oncle, l'amour m'a conduite à Venise, où j'ai appris en arrivant que vous êtes sous la garde d'un Précepteur fort severe; mais quelque précaution qu'ait pû prendre le Seigneur Alberti, je trouverai moyen de vous voir, même en sa présence & sans qu'il s'en apperçoive: la nuit ne se passera pas sans que j'aye ce plaisir, & celui de vous assurer de ma parfaite tendresse.

FLAMINIA.

ALBERTI.

Tudieu quelle éveillée! le voir en ma présence sans que je m'en apperçoive? oh parbleu je vous en défie à présent, Mademoiselle Flaminia.

FEDERICO.

Ne jurez de rien, Seigneur Alberti; l'amour est bien subtil & bien ingenieux.

ALBERTI.

Mais à présent que je suis averti, cela est impossible, & il faudroit que je fusse...

FEDERICO.

Cela peut arriver, vous dis-je, mais il faut tâcher d'y mettre ordre, je ne quitterai pas Lelio d'un seul moment; vous

voyez que je n'oublie rien pour remplir votre attente.

ALBERTI.

Je ſuis tranſporté de joye d'avoir chez moi une perſonne de vôtre merite : vos attentions me charment, & l'on ne peut être plus content que je le ſuis... dites-moi je vous prie, êtes-vous Gentilhomme?

FEDERICO *à part.*

Où cela tend-il ? [*haut*] mon pere l'étoit & je n'ai point démenti le ſang dont je ſors.

ALBERTI.

Vous n'avez pas grand bien? car ordinairement les ſçavans ne ſont pas compris dans la taxe des aiſez.

FEDERICO.

Qui vous a dit cela ? je poſſede à Naples plus de cinquante mille ducats.

ALBERTI.

Eſt-il poſſible ?

FEDERICO.

Cela eſt très-vrai : je ne voyage que pour mon plaiſir, & la bourſe bien garnie ; & ſi je me ſuis retiré dans votre maiſon, c'eſt ſans aucune vuë d'interêt, par pure amitié pour vous & par inclination pour Monſieur votre fils, en qui

je trouve infiniment de merite.

ALBERTI.

Je vous en ai d'autant plus d'obligation : mon fils est fort aimable, j'en conviens, mais Silvia est bien autre chose ; elle est gentille, douce, docile & c'est bien la meilleure enfant... qu'en dites-vous ?

FEDERICO.

On ne peut avoir plus de perfections qu'elle en a.

ALBERTI.

Trouvez-vous cela ?

FEDERICO.

Je le dis comme je le pense.

ALBERTI.

Je voudrois de tout mon cœur que vous en fussiez bien persuadé.

FEDERICO.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ALBERTI.

C'est que je serois charmé que vous voulussiez être mon gendre.

FEDERICO.

Ohimé ! ... Quoique je m'estimasse fort heureux de vous être attaché par les liens du sang, il est bon de faire quelque reflexion sur un engagement aussi serieux & qui dure toute la vie....

ALBERTI.

Seigneur Federico je me flate que vous ne vous repentirez point d'être entré dans ma famille : ainsi obligez-moi d'écarter ces reflexions.

FEDERICO.

Mais . . .

ALBERTI.

Point de mais, s'il vous plaît, donnez-moi votre parole, je vous en conjure.

FEDERICO.

Vous êtes séduisant, Seigneur Alberti . . . . puisque vous le voulez, je ferai là-dessus ce qu'il vous plaira.

Silvia entre brusquement.

SILVIA.

Ah mon pere, j'ai entendu toute votre conversation, cachée derriere cette porte . . . Quoi vous voudriez . . .

ALBERTI.

Oh, oh, qui diantre vous auroit crû si près? mais puisque vous êtes informée de mes desseins, sçachez que je ne veux point que vous y apportiez de résistance . . . vous êtes toute interdite ! Qu'est-ce que cela veut dire ? je voudrois bien voir qu'à l'exemple de votre frere vous vous opposassiez à ma résolution.

SILVIA.

SILVIA.

Une fille bien née ne doit point avoir d'autres volontez que celles de son pere, & puisque vous le voulez, je vous obéirai.

ALBERTI.

Encore est elle raisonnable. [*à Federico*] Je vous avois bien répondu de sa docilité. (*à Silvia*. Cela étant vous pouvez regarder dès à présent Federico, comme devant être dans peu votre époux. . . . Mais comme dans des affaires de cette nature, l'on ne doit rien faire qu'avec prudence, il faut auparavant que j'écrive à Naples à quelques-uns de mes amis: la raison & la bienséance veulent que je m'instruise de la famille & des facultez du Seigneur Federico.

FEDERICO.

C'est très-sagement pensé; vous n'êtes pas obligé de me croire sur ma parole : que sçait-on ? ne puis-je pas être tout autre que je parois ? il y a tant d'avanturiers . . .

ALBERTI.

Vos discours & votre procedé font connoître que vous n'êtes pas de ce nombre; mais avant que d'écrire, dites-

moi, je vous prie, le nom de votre famille.

FEDERICO.

Elle s'appelle Ardenti, & elle eſt connuë dans Naples, [*à part*] Je gagnerai toujours du tems par ce moyen.

SCENE IV.

ALBERTI, FLAMINIA *ſous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO.

SILVIA *bas.*

JE ne me ſens pas de joye. [*Haut*] Approchez mon cher frere, approchez; venez feliciter le Seigneur Federico ſur ſon mariage.

LELIO.

Le Seigneur Federico! & à qui donc, ma ſœur, s'il vous plaît?

SILVIA.

A moi, mon frere: mon pere qui vient de conclure ce mariage, va pour cela écrire à Naples.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher de rire de votre vivacité, & je crois mon pere trop

raiſannable pour faire une pareille alliance.

ALBERTI.

Comment ?

LELIO.

J'entens plaiſanterie comme un autre, & je m'y prêterai ſi cela vous fait plaiſir.

SILVIA.

Ce n'eſt point une plaiſanterie, mon frere, je vous aſſure que mon pere le ſouhaite.

LELIO.

Oh ! je veux bien le croire, mais je ſuis perſuadé qu'il n'en ſera jamais rien.

ALBERTI.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Me croyez-vous, Monſieur, indigne de vous appartenir ?

LELIO.

Je laiſſe à décider cela à mon pere.

SILVIA.

Et bien vous dis-je, mon frere, cela eſt tout décidé.

LELIO.

Non, ma chere ſœur, il n'en ſera rien.

ALBERTI.

Comment, non ? je te dis que ſi, moi : je trouve tant de merite dans le Seigneur

Federico, que si ce qu'il m'a dit de sa naissance & de son bien se trouve vrai, [comme je n'en doute pas,] je prétens qu'il épouse Silvia avant qu'il soit peu.

LELIO.

Eh non, mon pere, vous êtes trop sage pour faire un mariage aussi disproportionné : les apparences vous abusent : je connois le Seigneur Federico mieux que vous ; quelque merite qu'il ait, il ne convient point à ma sœur, elle n'attendroit pas longtemps à s'en repentir, & je n'y consentirai jamais.

ALBERTI.

Parbleu cela est plaisant ! je n'ai que faire de ton consentement.

LELIO.

Peut-être.

ALBERTI.

Quelle insolence !

SILVIA.

Mais mon frere, vous n'y pensez pas ?

LELIO.

J'y pense fort, ma sœur : n'est-il pas honteux que mon pere se laisse prévenir au premier abord d'un homme qu'il ne connoît que depuis quelques heures, & qu'il veuille vous le donner en mariage, pendant qu'il me refuse à moi son con-

ſentement pour épouſer Flaminia, qui a du bien, qui eſt de très-bonne famille & qui a tout au moins autant de mérite dans ſon eſpece, que le Seigneur Federico ?

ALBERTI.

Ah voilà donc où tu voulois en venir, & tu prétens par cette raiſon ridicule, m'empêcher d'établir ta ſœur avec Federico ? je me mocque de tes ſots raiſonnemens, il entrera dans ma famille malgré toi.

LELIO.

Je gage que non.

ALBERTI.

Et moi je gage que ſi... mais voyez cet impertinent !

FEDERICO.

Vous perdriez très-ſûrement, Seigneur Alberti ; je ne veux point mettre la diviſion dans votre maiſon, & à moins que vous ne ſoyez tous d'accord ſur ce point, je vous proteſte que je renonce à l'honneur de votre alliance.

ALBERTI.

Vois quelle bonté, coquin que tu es ! Allons qu'on lui demande pardon.

LELIO.

Il ſçait bien lui-même que la raiſon eſt de mon côté.

SILVIA.

Eh ! mon frere.

LELIO.

Cela eſt inutile.

FEDERICO.

Puiſque ce mariage vous brouille avec votre famille, il n'y faut plus penſer ; & je crois même que le meilleur parti que je puiſſe prendre eſt de me retirer de votre maiſon.

ALBERTI.

Quitter ma maiſon ? vous n'en ferez rien ; au contraire je veux que rien ne s'y faſſe que par vos ordres... & pour veiller encore de plus près ſur ce petit mutin, je prétens faire mettre votre lit dans ſa chambre...

FEDERICO.

Ohimé !

ALBERTI.

Et que vous me répondiez de lui, la nuit comme le jour.

LELIO.

Ah, ah, ah, ah.... Qu'eſt-ce que cela me fait ?

FEDERICO *à Alberti.*

Et par quelle raiſon, s'il vous plaît ?

ALBERTI *bas.*

C'eſt pour éviter qu'il ait aucun en-

tretien avec cette Flaminia, dont vous avez surpris la lettre ; [*haut*] oüi je veux que vous teniez ce drole là sous la clef.

FEDERICO. *à Alberti.*

Cela ne servira de rien, je dors d'un sommeil si profond, que l'on emporteroit toute la maison sans que je m'en apperçusse ; d'ailleurs...

ALBERTI.

Inutilité.... Arlequin.

SCENE V.

ALBERTI, FLAMINIA, *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME voici, Monsieur, [*à Federico.*] *ignoranté.*

ALBERTI.

Ecoute-moi bien.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, [*à Federico. Baroné*, tu me payeras les coups de bâton de tantôt.

ALBERTI.

Il ne s'agit pas ici de coups de bâton.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur.

FEDERICO.

Laiſſez-lui un peu évaporer ſa bile, Seigneur Alberti, nous avons eû tantôt une petite querelle qui lui tient encore au cœur; comme elle s'eſt terminée par quelques coups de bâton qu'il a reçûs, il a de la peine à digerer cet affront.

ALBERTI.

Il vous a donc manqué de reſpect?

FEDERICO.

Juſtement, mais je n'ai point de fiel: va mon pauvre garçon, je te pardonne ton impertinence, je ne m'en ſouviens en aucune maniere.

ARLEQUIN.

Oui! mais je m'en ſouviens bien moi.

ALBERTI.

Le Seigneur Federico a fort bien fait; va-t-en avec Spinette.

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, cela eſt inutile, je n'irai pas avec elle: quelque ſot, ma foi.

ALBERTI.

Et par quelle raiſon?

ARLEQUIN.

C'eſt que ce beau Précepteur m'a donné des coups de bâton, parce qu'il m'a trouvé

trouvé avec Spinette, & que je lui baisois la main.

ALBERTI.

Il a fort bien fait ; mais je ne t'envoye pas avec elle pour lui baiser la main.

ARLEQUIN *pleurant.*

Je ne pourrai jamais m'en empêcher.

ALBERTI.

Oh finis, je te prie : va-t'en te dis-je avec Spinette dans la chambre destinée au Seigneur Federico, prenez ensemble son lit & le portez dans celle de Lelio, entens-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

ALBERTI.

Ne perds pas un moment à executer mes ordres, pendant ce tems je vais écrire à Naples : vous Silvia suivez-moi.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA *Sous le nom de Federico*, ARLEQUIN.

FEDERICO.

OU vas-tu ?

ARLEQUIN.

Je vais obéïr à mon maître.

LELIO.

C'est fort bien fait.

FEDERICO *à Arlequin.*

Je te le défends.

LELIO *riant.*

Mais quand mon pere commande, il faut qu'il exécute ses ordres.

FEDERICO.

Ecoute, Arlequin, je t'ai rossé tantôt pour t'avoir trouvé avec Spinette; si tu veux ne rien faire de ce que le Seigneur Alberti t'a ordonné, je te laisserai la liberté entiere de la voir, & de lui parler.

ARLEQUIN.

Cette promesse est-elle serieuse?

FEDERICO.

Oui.

LELIO.

Et moi je te donnerai cent coups de bâton si tu désobeïs à mon pere.

ARLEQUIN.

Oh parbleu accordez-vous: si j'obéis je ne parlerai plus à Spinette?

FEDERICO.

Très-certainement.

ARLEQUIN.

Si je n'obéis pas je serai roué de coups?

LELIO.

Cela n'eſt-il pas juſte ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Non, cela n'eſt pas juſte, hou, hou hou, hou.

FEDERICO.

En verité Lelio vous n'y penſez pas, de tourmenter ainſi ce pauvre garçon, [*à Lelio demi-bas.*] Mais j'ai donné quelques ordres à Trivelin qu'il ne ſe preſſe pas d'exécuter : je cours le joindre, & je reviens dans un moment.

SCENE VII.

La Scene change & repreſente le devant de la maiſon d'Alberti.

TRIVELIN *en brave*, LELIO, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

ME voilà plaiſamment fagoté ! moi qui ſuis le vrai miroir de la poltronnerie, il faut que je contrefaſſe le brave : ma foi Mademoiſelle Flaminia n'y penſe pas, & ſi je trouve quelqu'un

qui parle plus haut que moi, je lâche d'abord le pied. Je vois deux personnes sortir de la maison du Seigneur Alberti; c'est notre amoureux & son valet, éloignons nous quelques pas.

ARLEQUIN *à Lelio.*

O çà, Monsieur, faisons la paix ensemble, j'oublie ce qui s'est passé entre nous, & laissez-moi désobeir à votre pere : pardi c'est bien la moindre chose.

LELIO.

Eh bien j'y consens, mais c'est à condition que dorénavant tu seras plus sage.

ARLEQUIN.

Ah je respire! Que je vous embrasse mon cher maître, vous me rendez la vie; je verrai donc Spinette tout à mon aise, je lui parlerai, je la caresserai, nous nous dirons mille douceurs.

TRIVELIN *brusquement.*

Par la ventrebleu je suis bien malheureux de ne pouvoir trouver la maison de ce traître d'Alberti.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce-là? il parle bien peu respectueusement de Monsieur votre pere.

TRIVELIN.

Je donnerois de bon cœur une pis-

tolle pour sçavoir la demeure de ce veillaque, afin d'y mettre le feu tout à l'heure.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Monsieur, l'argent est rare, laissez-moi gagner cette pistolle.

LELIO.

Je croi sous ce déguisement reconnoître Trivelin ... feignons. A qui en avez-vous, mon ami, pour parler aussi insolemment que vous faites?

TRIVELIN.

A qui j'en ai, morbleu ? & sçavez-vous qu'il y va de ma vie de remettre ce billet en main propre à un vieux roquentin nommé Alberti ? j'appartiens au plus brutal de tous les hommes, qui me cassera la tête, si je ne lui rapporte pas la réponse.

SCENE VIII.

TRIVELIN, LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI, *& ensuite* FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

ALBERTI *sortant de sa maison.*

Quel vacarme fait-on donc ici ?

ARLEQUIN.

Ma foi, Seigneur Alberti, vous arrivez fort à propos.

TRIVELIN.

Quoi! c'eſt là cet Alberti que je cherche? Serviteur.

ALBERTI.

Qu'eſt-ce que me veut ce coupe-jaret?

FEDERICO *à part, arrivant de la Ville.*

Bon, Voici Trivelin que je cherchois.

TRIVELIN *à Alberti.*

Liſez & promptement.

ALBERTI.

Ah! voici Federico fort à propos: ma foi je ne comprens rien à tout ceci, tenez, liſez je vous prie cette lettre..

FEDERICO *lit la Lettre.*

Seigneur Alberti, vous m'avez offenſé dans l'honneur, & de tels affronts demandent du ſang répandu. Je vous attendrai dans un quart-d'heure ſur la place qui eſt au-devant de votre maiſon, trouvez-vous-y armé d'une bonne épée, ſinon dans vingt-quatre heures je reduirai votre maiſon en cendres.

Cela eſt vif... [*à Alberti*] & quel eſt l'homme qui ſe plaint de vous?

ALBERTI.

Moi? je n'ai offenſé qui que ce ſoit.

TRIVELIN.

Quelle réponſe porterai-je à mon maître ?

FEDERICO.

Tiens maraut la voilà (*elle lui donne un ſouflet.*)

TRIVELIN.

Ah ventre, un ſoufflet ! (*Flaminia ſe jette ſur un des piſtolets qu'il a à la ceinture, le lui met ſur la gorge, & lui fait rendre l'autre*) miſericorde !

FEDERICO.

Ah Monſieur l'inſolent, je vous apprendrai à faire le rodomont ; dites à votre Maître, tel qu'il puiſſe être, qu'on ne le craint gueres, & qu'on l'attendra à l'heure marquée ... Arlequin, reconduiſez ce faquin juſqu'au bout de la ruë...

TRIVELIN.

Il n'en eſt pas de beſoin, Monſieur...

ARLEQUIN.

Oh je ne vous laiſſerai pas là aſſurément.

Après pluſieurs ceremonies, Arlequin le roſſe & le chaſſe.



SCENE IX.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

FEDERICO.

VOus paroissez surpris de ce qui vient de se passer, Seigneur Alberti ? Vous le serez encore davantage quand vous sçaurez que je veux mettre votre ennemi à la raison.

ALBERTI.

Comment ?

FEDERICO.

Comme je n'ai endossé cette robe que parce que j'avois la main trop dangereuse & que j'ai tué sept à huit personnes dès la premiere botte, je prétens me battre à votre place, & mettre bientôt votre homme hors de combat.

ALBERTI.

Cela est étonnant : voilà un homme universel !

LELIO.

Seigneur Federico, c'est à moi à repousser l'insulte que l'on veut faire à mon

pere, je ne manque point de cœur, & je porte à mon côté de quoi vanger...

ALBERTI.

Voilà de nos étourdis.. non, non, Monsieur; je vous défends d'y penser un seul moment: vous êtes un plaisant champion!

FEDERICO.

Le Seigneur Alberti a raison: je me retire dans ma chambre, vous me ferez appeller quand vous aurez besoin de moi.

SCENE X.

ALBERTI, LELIO, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! le drôle de corps; ma foi je n'ai jamais vû un plus grand poltron; il n'a pas osé tourner le visage, & il a fort bien fait, car sûrement je ne l'aurois pas conduit si loin.

SILVIA.

Quel bruit vous fait donc tous sortir de la maison?

LELIO.

Mon pere vient de recevoir un défi

d'un inconnu qui veut le voir l'épée à la main pour une offense qu'il dit en avoir reçuë.

ALBERTI.

Et Federico, dont la bravoure égale la science, prend ma place, & compte se défaire aisément de notre ennemi.

SILVIA.

Mais pourquoi Federico se bat-il ?

ALBERTI.

Parce que je ne suis pas en âge de me battre, & que Lelio n'a jamais appris à faire des armes.

SILVIA.

Ah je suis au desespoir ! Federico se fera tuer, je cours l'empêcher d'exposer ainsi sa vie.

LELIO.

Mais, ma sœur, vous ne faites pas reflexion ....

SILVIA.

Pardonnez-moi, mon frere, vous êtes à présent bien aise d'être défait du Seigneur Federico, je souhaite moi le conserver le plus long-tems qu'il me sera possible.

Elle rentre dans la maison.

ALBERTI *à Lelio.*

Va va, malgré les remontrances de

Silvia, Federico nous tiendra parole.... mais plus j'y pense & moins je me souviens d'avoir offensé personne.

LELIO.

Il faut pourtant bien que vous ayez quelqu'ennemi qui croye avoir sujet de se plaindre de vous .... mais enfin si le Seigneur Federico alloit être vaincu? car les armes sont journalieres.

ALBERTI.

Je serois très-fâché & très-embarrassé je te l'avouë ... mais cela n'arrivera pas. ... Voici apparemmant notre homme.

LELIO *à part.*

C'est sans doute Trivelin qui vient ici sous un autre déguisement jouer le rôle de l'oncle de Flaminia ... mais que vois-je ? .. Ciel ! Quel contretems, c'est le Seigneur Horace lui-même.

ALBERTI.

Ne me quitte pas au moins.



SCENE XI.

ALBERTI, LELIO, HORACE.

HORACE.

DAns mon affliction, l'on ne peut être plus heureux que je suis : ma niéce disparoît de Bologne ; je me doute qu'elle est à Venise; je prends la poste sur ses traces ; j'y arrive ; & la premiere personne que j'y rencontre, c'est Trivelin mon coquin de Valet que j'oblige à me tout avouer ; & j'apprens de lui que sous un habit déguisé, & sous mon nom, il alloit faire une querelle à Alberti, au sujet de la promesse de mariage que Lelio a faite à Flaminia. Ma niéce qui s'est introduite chez son amant, travestie en Precepteur, devoit à la place d'Alberti, se battre contre Trivelin, feindre d'être blessée dangereusement, & se découvrir ensuite, au moment que ce Valet presseroit Alberti l'épée à la main de consentir à l'exécution de cette promesse. Voilà de fort jolis projets ! mais je crois voir le pere de Lelio... c'est ainsi que

Trivelin me l'a dépeint . . . . Oh je n'en doute plus, puisque voici son fils avec lui. [*à Alberti.*] Vous êtes sans doute le Seigneur Alberti, puisque je vous vois avec l'amant de Flaminia; allons morbleu, l'épée à la main.

ALBERTI.

Vous voyez que je n'en porte point . . . mais, Monsieur, expliquons-nous, s'il vous plaît.

HORACE.

Quelle explication voulez-vous que je vous donne? à vous qui permettez que Flaminia ma niéce se soit retirée dans votre maison, & qui l'autorisez vous-même à être à toute heure avec votre fils.

ALBERTI *à Lelio,*

Il extravague assurément. (*à Horace,*) L'on vous en a imposé, Monsieur, non seulement Flaminia n'a pas vû mon fils depuis qu'elle est à Venise; mais même je lui ai donné un Précepteur qui n'a eu d'autres soins que d'empêcher qu'il eût aucune liaison avez elle.

HORACE.

Mais si je vous prouve le contraire, qu'aurez-vous à dire?

ALBERTI.

Mais vous ne ſçauriez le faire, puiſque cela n'eſt pas vrai. Je ne ſerois pas aſſez extravagant pour le permettre, & [ſuppoſé que je l'euſſe permis,] aſſez déraiſonnable, pour ne lui pas rendre l'honneur & la réputation, en conſentant à ſon mariage avec mon fils.

HORACE.

Et bien conſentez-y donc, & tout à l'heure; car je ne vous ai rien dit dont je ne ſois très ſûr, ou . . .

ALBERTI.

Treves de menaces. [*à Lelio*] Que veut donc dire ce galimathias?

LELIO.

Ah mon pere! je ſuis ſi ſurpris & ſi effrayé que je n'ai pas la force de vous répondre.

ALBERTI.

Oh je vais bien lui trouver à qui parler. Seigneur Federico, venez, venez.

Horace s'éloigne un peu.

LELIO.

O Ciel! comment ſortirons-nous de cet embarras?



SCENE XII & DERNIERE.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, HENRIETTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

SILVIA.

AH! Seigneur Federico, je ne souffrirai point que vous vous battiez.

FEDERICO.

N'apprehendez rien, ma belle Demoiselle, je vous répons de la victoire.

ALBERTI.

Allons, bon courage, Seigneur Federico, laissez-là cette folle, & débarassez-moi de cet homme qui vient ici m'insulter sans raison.

FEDERICO.

Vous allez voir de quelle maniere je vais m'y prendre.... mais Ciel! que vois-je...

Elle laisse tomber son épée, & se jette aux pieds d'Horace.

ALBERTI.

Qu'est-ce que cela signifie?

HORACE.

Cela signifie que voilà cette même Fla-

minia que je vous disois que vous retiriez chez vous.

ALBERTI.

Flaminia !

SILVIA.

O Ciel ! vous ne seriez pas effectivement le Seigneur Federico ?

LELIO,

Non, ma sœur, l'amour de Flaminia l'a travestie en Précepteur, & puisque mon pere avoit conçu tant d'estime pour elle sous l'habit de Federico, qu'il vouloit en faire votre époux, j'espere qu'il ne me la refusera pas pour ma femme.

HENRIETTE.

Oh je m'y oppose.

HORACE *à Alberti.*

Et bien qu'avez-vous à dire à cela ?

ALBERTI.

Ce que je vois est-il bien croyable ?

HORACE.

Déterminez-vous, Seigneur Alberti, vous voyez clairement que je ne vous en ai point imposé ; sinon resolvez-vous à nous couper la gorge ensemble.

LELIO.

Eh, mon pere, laissez-vous toucher.

ALBERTI.

Que l'amour est ingenieux ! J'ai trop

estimé

estimé le Seigneur Federico pour m'opposer à son bonheur : je consens à votre himen avec Lelio.

HORACE.

En ce cas je suis de vos amis.

FLAMINIA.

Ah ! quelle joye est la mienne... charmante Silvia, je vous fais excuse de vous avoir laissé dans l'erreur : je ne pouvois pas vous détromper, mais au lieu de l'amour que vous attendiez de moi, je vous offre l'amitié la plus tendre....

SILVIA.

Me voilà bien partagée, avec vôtre amitié ! Ah je suis au desespoir : voilà qui est fait, je ne m'attacherai de ma vie à ces Damerets de figure équivoque.

HENRIETTE.

Ma bonne amie j'y perds autant & plus que vous, mais nous sommes jeunes & jolies, consolons-nous, nous ne manquerons pas de soupirans.

SILVIA.

Cela peut-être, Henriette, mais ils ne feront pas faits comme le trompeur Federico.

HENRIETTE.

Je serois bien fachée qu'ils lui ressemblassent ; votre exemple m'apprendra à

ne pas juger des hommes par la mine ; je vous en réponds.

FLAMINIA *ou Federico.*

Seigneur Alberti, Arlequin & Spinette s'aiment, & comptent s'épouser ; j'ai traversé leurs amours n'ayant rien de mieux à faire, mais trouvez bon que je leur fasse present de cette bourse de cinquante pistoles pour les aider à se mettre en ménage.

ALBERTI.

Je le veux bien, je donne volontiers les mains à leur établissement.

SPINETTE.

Ah Mademoiselle, que nous vous avons d'obligation . . . mais Seigneur Alberti, il ne sera pas dit que vous ferez deux nôces sans avoir de violons : nous avons ici près un Gondolier qui s'est marié d'hier; tous les Acteurs du lendemain sont en joye, j'en connois quelques-uns, voulez vous que je les fasse venir ici ?

ARLEQUIN.

Cela seroit fort plaisant!

ALBERTI.

Et bien très-volontiers, cours-y Arlequin.

ARLEQUIN.

J'y vôle de grand cœur, & je vais am-

noncer dans tout le quartier que c'eſt ici où ſe donnera le bal ; mais je n'aurai pas loin à aller, les voici qui promenent la mariée : hola Meſſieurs, approchez-vous & venez mêler vos plaiſirs avec les nôtres; c'étoit hier votre tour, c'eſt aujourd'hui celui du Seigneur Lelio & le mien.

On voit une marche de Gondoliers & de Gondolieres, & le marié & la mariée.

*I. VAUDEVILLE.

Un GONDOLIER *à la mariée.*

ALlons, guai la belle,
Point de couroux;
Si votre époux
Bat de l'aîle,
Et file doux;
De tout himenée
C'eſt là le deſtin.
A bonne journée,
Mauvais lendemain.

* *Les Vers de ce Divertiſſement ſont de la compoſition de M. d'Ivry Dumeſnil.*

Un GONDOLIER.

Quand une fillette,

Ou're qu'un mari
Bien aguerri,
Fait emplette
D'un favori;
Du pauvre himenée
C'est grossir le train.
C'est bonne journée,
Meilleur lendemain.

Un Gondolier.

Mettez en ménage
Après quinze ans
Les jeunes gens
De notre âge
Les plus galans:
D'un tel himenée,
Quel est le destin?
Mauvaise journée,
Pire lendemain.

Une Gondoliere.

Quel triste partage
Pour un tendron
Qu'un vieux barbon
Qui s'engage
Hors de saison;
Le pauvre himenée,
Languissant, chagrin;
Ne connoît journée,
Nuit, ni lendemain.

HENRIETTE.

Mes yeux plein de flamme,
Mes traits mignons,
Mes airs fripons,
Rendroient l'ame
Aux plus barbons;
Dans mon himenée
Je ferai beau train,
Si je n'ai journée,
Nuit & lendemain.

II. VAUDEVILLE.

Une GONDOLIERE

J'aime un jeune objet,
Coquet,
Dois-je à l'épouser
M'exposer?
Un Epoux, dit-on;
Suit sans façon
Sa passion,
Bon:
Mais souvent chez-lui,
Quelqu'autre aussi
Fait le mari,
Fy.
J'aime un jeune objet,
Coquet,
Dois-je à l'épouser
M'exposer?

Une GONDOLIERE.

Prendrai-je un époux ?
Tout doux.
Ce meuble eſt il bon ?
C'eſt ſelon.
Si c'eſt un mari,
Jeune & joly,
Doux & poly,
Oui.
Si c'eſt un dragon,
Un vieux barbon,
Un harpagon,
Non.
Prendrai-je un Epoux ?
Tout doux.
Ce meuble eſt-il bon ?
C'eſt ſelon.

Un GONDOLIER.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu, Catin,
De Colin ?
S'il eſt vif & prompt,
Et ne répond
Point encore non,
Bon.
S'il eſt endormi,
Appeſanti,
Foible & tranſi,
Fy.

Dans ce lendemain
D'himen,
Que dis-tu Catin,
De Colin?

III. VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

J'ignorois tout ce qu'il faut faire
En aimant, pour soumettre un cœur;
Spinette admire mon bonheur,
Je n'ai fait qu'aimer, j'ai sçu plaire;
Vive l'Amour pour Précepteur.

Un GONDOLIER.

Belles qui cherchez le silence,
Pour satisfaire votre ardeur,
Avec nous n'ayez point de peur;
Le secret est notre science,
Et l'Amour notre Précepteur.

Une GONDOLIERE.

Que deux Amans en assurance,
Ne se puissent ouvrir leur cœur;
Un rien exprime leur ardeur,
Ils font parler jusqu'au silence.
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Dans les Ecoles de Cythere
L'Amour fait bien-tôt un Docteur;
Pour principe, il ne veut qu'un cœur;
Et j'aime, est toute sa Grammaire;
Ah! l'agréable Précepteur!

HENRIETTE.

Une jeune fille innocente
Sçait peu l'usage de son cœur,
Mais elle a toujours le bonheur
D'y devenir bien-tôt sçavante,
Quand l'Amour est son Précepteur.

UN GONDOLIER.

Par une stupide indolence
Lize marquoit sa pesanteur,
Colin vient de toucher son cœur
Voilà déja Lize qui pense;
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Pour instruire son fils, un pere
Près de lui met un Gouverneur;
Qui très souvent instruit la sœur;
Bien plus qu'il ne forme le frere;
Vive l'Amour pour Précepteur.

ARLEQUIN.

Armé d'un sifflet pour ferule;
Le Parterre inspire la peur;
Qu'il tousse, il fait trembler l'Auteur;
L'Acteur épouvanté recule;
Le redoutable Précepteur!

FIN.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux; *le nouveau Theatre Italien*: j'ai examiné en particulier les differentes Pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728. DANCHET.